

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LA PETITE SIRENE

Au loin, bien au loin dans la mer, l'eau est bleue comme les plus beaux bluets et claire comme le cristal le plus pur ; mais elle est si profonde, si profonde que jamais aucune ancre n'en a touché le fond, et qu'il faudrait poser les uns sur les autres bien des clochers très élevés pour arriver de ses profondeurs jusqu'à la surface de l'eau. C'est là que demeure le peuple des mers.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y a que du sable fin et blanc ; point du tout : les arbres les plus singuliers, les plantes les plus curieuses dont les tiges et les feuilles sont si souples qu'elles frissonnent au moindre souffle et au moindre mouvement de l'eau, y croissent à profusion.

Tous les poissons, petits et grands, glissent à travers leurs branches comme les oiseaux sautillent sur terre dans les branches des arbres. A l'endroit le plus profond se trouve le château du roi des mers ; les murs en sont de corail et les grandes fenêtres en ogive sont faites de l'ambre le plus pur ; le toit est composé de coquillages qui s'ouvrent ou se referment selon la marée ; l'aspect en est féerique, car chaque coquille contient des perles étincelantes et si belles qu'une seule d'entre elles serait d'un prix inestimable dans la couronne d'une reine.

Le roi des mers était veuf depuis de longues années, et sa vieille mère s'occupait du gouvernement de son ménage. C'était une femme intelligente, mais fière de son antique noblesse ; c'est pourquoi sa queue était ornée de douze huitres, tandis que les autres nobles n'avaient le droit d'en porter que six. A part cette petite faiblesse, elle était digne de tout éloge, et aimait tendrement les petites princesses des mers, ses petites filles, belles toutes six, mais dont la plus jeune était la plus jolie, avec son teint délicat comme une feuille de rose, et ses yeux bleus, profonds comme un lac ; cependant, de même que ses sœurs, elle n'avait pas de pieds ; son corps se terminait en une queue de poisson.

Toute la journée les princesses pouvaient jouer dans les grandes salles du château, où des fleurs magnifiques serpentaient le long des murs ; les grandes fenêtres d'ambre étaient ouvertes, et les poissons y entraient comme les hirondelles entrent chez nous lorsque nous ouvrons les fenêtres ; ils nageaient doucement vers elles, leur mangeaient dans les mains et se laissaient caresser par leurs amies.

Devant le château, il y avait un grand

jardin, avec des fleurs écarlates ou bleues ; les fruits brillaient comme de l'or et les fleurs comme du feu, et leurs tiges et leurs feuilles se balançaient sans cesse ; à terre, le sable le plus fin et bleu comme la flamme du souffre ; autour de tout cela, une singulière lueur bleue ; on eût pu se croire bien haut dans les airs, avec le ciel au-dessus de la tête et sous les pieds, et non tout au fond de la mer. Quand le vent ne soufflait pas, on pouvait voir le soleil ; il apparaissait comme une gigantesque fleur de pourpre, dont le calice répand la lumière.

Chaque des petites princesses avait dans le jardin une petite place où elle pouvait bêcher et planter comme elle l'entendait ; l'une donnait à sa plante l'aspect d'une baleine ; une autre préférait lui donner la forme d'une ondine ; la plus jeune avait arrondi la sienne pour la faire ressembler au soleil, avec des fleurs aussi rouges que lui.

C'était une singulière enfant, pensive et réfléchie ; et tandis que ses sœurs faisaient parade des objets les plus extraordinaires qu'elles avaient récoltés des vaisseaux naufragés, elle ne voulait pour elle, en dehors des belles fleurs rouges qui brillaient comme le soleil, qu'une jolie statuette de marbre. Cette statuette représentait un très beau garçon. Taillée dans le marbre le plus blanc, elle était descendue jusqu'au fond des mers à la suite d'un naufrage. La jeune princesse avait planté à côté de la statue un saule pleureur rose, qui croissait à ravir et la couvrait de ses fraîches branches qui retombaient ensuite vers le sol sablonneux et bleu, et dont l'ombre teintée de violet était sans cesse en mouvement, comme les branches ; on eût dit que le sommet et les racines de ce saule cherchaient à s'envoyer, en jouant, de doux baisers.

Elle ne connaissait pas de plus grand bonheur que d'entendre parler des êtres humains ; sa grand-mère devait sans cesse lui raconter tout ce qu'elle savait des vaisseaux, des villes, des hommes et des animaux ; ce qui lui semblait surtout délicieux sur terre, c'est que les fleurs y répandaient de doux parfums, car il n'en est pas de même au fond de la mer ; que les forêts y sont vertes et que les poissons qui peuplent les arbres y chantent de douces chansons dont se réjouit le cœur. La grand-mère appelait "poissons" nos petits oiseaux, elle ne pouvait les nommer autrement, n'ayant jamais vu d'oiseaux.

"Lorsque vous aurez atteint votre quinzième année, disait la grand-mère, vous

obtiendrez la permission de vous élever jusqu'à la surface de la mer, de vous asseoir lorsque la lune donnera, sur les grands rochers, et de voir passer les grands vaisseaux. Vous apercevrez alors des forêts et des villes." L'année suivante, l'une des sœurs atteignit sa quinzième année ; cependant, comme elles étaient toutes à un an d'intervalle, la plus jeune avait encore à attendre cinq ans avant de pouvoir songer à quitter le fond de la mer pour voir ce qui se passe chez nous ; mais la sœur aînée promit de raconter aux autres tout ce qu'elle aurait vu et tout ce qu'elle aurait le plus admiré, car leur grand-mère ne leur en racontait pas assez ; il y avait tant de choses qu'elles auraient voulu savoir.

Aucune d'elles, cependant, n'était aussi impatiente que la plus jeune, qui précisément avait à attendre plus longtemps que les autres, et qui était toujours silencieuse et pensive. Bien souvent, la nuit, elle se mettait à la fenêtre ouverte et regardait, dans les flots bleus, les poissons aller et venir en agitant leurs nageoires et leur queue. Elle pouvait alors apercevoir la lune et les étoiles, qui apparaissaient à travers les eaux, plus pâles mais plus grandes qu'elles ne nous semblent à nous autres, êtres humains. Lorsque, subitement, elle les voyait disparaître, cachées par une sorte de nuage noir, elle se disait que sans doute une baleine ou quelque grand vaisseau, transportant des quantités d'hommes, s'était interposé entre les astres et elle, et que peut-être tous ces êtres humains qui voguaient là-haut, tout là-haut, ne se doutaient pas qu'une délicieuse petite sirène tendait, du fond de la mer, ses mains blanches vers la quille du grand vaisseau.

L'aînée des princesses avait donc quinze ans et obtint la permission de monter à la surface de la mer.

Lorsqu'elle revint, elle avait mille choses intéressantes à raconter, mais ce qu'elle trouvait de plus délicieux, disait-elle, c'était de s'étendre lorsque brille la lune, sur un banc de sable dans la mer bien calme, et de contempler la côte et la grande ville, où les lumières scintillent comme des centaines d'étoiles ; d'écouter la musique, le bruit des voitures ; de voir tous ses hauts clochers et d'entendre le son de toutes ces cloches.

Oh ! comme sa jeune sœur l'écoutait avec intérêt ! et lorsqu'ensuite elle se retrouvait seule à la fenêtre ouverte et qu'elle regardait à travers les flots bleus, elle songeait à la grande ville, à son mouvement, à son bruit, et il lui semblait

C'est maintenant que l'on devrait s'abonner à *L'Ami du Lecteur*. Le prix de l'abonnement n'est que de 25 cents pour toutes places au Canada et aux Etats-Unis. On trouve dans ce journal de la bonne littérature pour les familles, des renseignements utiles et des idées pratiques. Voir la liste des Primes à la page 79.